



Traduction et lexicographie bilingue

Thomas Szende

► To cite this version:

| Thomas Szende. Traduction et lexicographie bilingue. 1992. hal-01368038

HAL Id: hal-01368038

<https://inalco.hal.science/hal-01368038>

Submitted on 25 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRADUCTION ET LEXICOGRAPHIE BILINGUE

Tamás Szende

Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III

0. Si aujourd'hui il devient difficile de traduire sans se trouver dans une réflexion de la traduction, le lexicographe bilingue doit être conscient que sa pratique s'inscrit également dans une série d'options. Car chaque genre de traduction possède une originalité et constitue une opération *sui generis*. Il entre dans cette opération une part d'observation, de jugement et d'intuition^{1,2}. Les problèmes que pose la traduction en général sont nombreux; certains, d'ordre purement philosophique ou philologique, ne seront pas rappelés ou traités ici; nous nous bornerons à en évoquer ceux qui nous semblent présenter un intérêt direct pour la réalisation d'un dictionnaire bilingue.

C'est à partir de notre propre pratique de lexicographe³, tendant à la prolonger et à la dépasser que nous avons réuni ici des éléments de réflexion dans l'intention de parvenir à un idéal de médiation et de le systématiser. Le problème pour nous n'est plus de savoir : est-il possible de traduire le lexique d'une langue ou non (si le passage de toute langue à toute langue est possible c'est probablement parce qu'il existe des traits communs non seulement dans le domaine purement linguistique mais aussi dans le domaine sémantique) ? mais plutôt : qu'entendons-nous par "traduire le lexique" dans le cadre d'un dictionnaire bilingue ?

1. Dans chaque langue il y a "une géographie" spécifique des choses et des signes, une lecture toute nouvelle du monde. Chaque idiome établit fatalement son territoire culturel et conceptuel avec des frontières parfois infranchissables. Le travail du traducteur-lexicographe ne consiste pas à réduire les disparités qui existent entre les langues; son rôle est de rendre tangible ce qui dans une expression ou dans un

simple mot, témoigne de l'universalité ou de l'unicité du système dont il fait partie. Deux langues sont différentes parce qu'elles ne disposent pas des mêmes moyens pour rendre la complexité du monde. Les membres de deux communautés linguistiques n'extériorisent pas leurs pensées et n'expriment pas leur sensibilité avec le même équipement linguistique. Il n'y pas de découpage originel et immuable de la réalité linguistique qui préexisterait au langage et lui imposerait sa structure. C'est au contraire le langage qui structure la "réalité", qui est à priori un continuum. Le caractère arbitraire de ce découpage est facilement mis en évidence par la confrontation des langues. Voici des exemples :

- dans le sens HS (hongrois-source) - FC (français-cible)

	⇒	roulant
haladó	⇒	progressiste
	⇒	supérieur, etc.

- dans le sens FS (français-source) - HC (hongrois-cible)

	⇒	leszáll
descendre	⇒	származik
	⇒	leemel, etc.

Il n'y a pas de bi-univocité entre ces deux langues. Les expressions hongroises ci-dessous, une fois transposées en français, seront toutes construites, du moins dans leur version la plus naturelle, avec le verbe 'faire' :

- (HS) V + Nacc	(FC) faire + attribut
rosszat tesz	⇒ faire mal
- (HS) V + Nacc	(FC) faire + Complément
kitakarítja a szobáját	⇒ faire sa chambre
- (HS) constr. impers.	(FC) N + se faire
így lehet üzletet kötni	⇒ voilà comment se font les affaires
- (HS) csak + V	(FC) ne faire que + inf.
csak benézett	⇒ il ne fit que passer
- (HS) V + Pron-Propos.	(FC) faire + ce qui, ce que
megteszek mindent	⇒ je ferai tout
amit kíván	ce que vous voulez
- HS Vfact + Nacc	(FC) faire + inf + N
orvost hivat	⇒ faire appeler un médecin, etc.

De tels décalages peuvent être traités, selon le modèle logique en termes de différences d'extension ou, selon le modèle phonologique en termes de traits sémantiques distinctifs ou sèmes.

Il n'y a pas de relation terme à terme entre les langues : le monde réel est découpé par toute une série de grilles différentes et arbitraires (le terme 'sütemény' a pour équivalent 'pâtisserie' qui dans un autre contexte doit être retraduit en hongrois par 'cukrászda' terme pouvant avoir en français le sens de 'salon de thé', etc.).

Un mot n'évoque pas systématiquement la même chose d'une langue à l'autre ce qui est non moins vrai pour la succession de mots, des textes qui comme le dit si bien Georges Kassaï "respirent différemment dans les différentes langues"⁴. En effet, l'organisation des discours, la construction et l'agencement des phrases, les règles de montage diffèrent d'une langue à l'autre. Le génie des langues, c'est aussi des préférences, des silences ou des redondances que tâchent d'expliquer les linguistes contrastivistes, mais qui restent très souvent inexplicables. Chaque langue propose des solutions élégantes ou économiques, donc enviables à bien des égards, pour exprimer telle ou telle idée. Le passage d'une langue à l'autre réserve d'authentiques surprises. Des expressions tout à fait banales, ordinaires dans une langue peuvent devenir d'une grande poésie dans l'autre ou avoir une charge émotionnelle extrêmement forte (et vice versa).

La finalité d'une entreprise de lexicographie bilingue ne peut donc être autre chose que de trouver des passages afin d'arriver à véhiculer les singularités des deux langues, révéler les caractéristiques propres à chacune des deux langues : les ressemblances et les différences. Faire un dictionnaire revient à être conscient des disparités mais aussi de s'émerveiller devant les convergences. Tout article de dictionnaire bilingue procède par similitude et divergence.

Les dictionnaires bilingues renseignent traditionnellement sur les équivalents correspondant aux acceptions les plus usuelles des unités lexicales de deux langues. Mais la demande réelle vis-à-vis d'un

ditionnaire est aujourd'hui plus complexe : elle inclut la dimension l'identité. Le souci du lexicographe ne doit pas être seulement conformité de l'équivalent au mot-vedette, mais aussi sa conformité une certaine "identité structurante" de la langue, celle-ci comprenant un ensemble de normes culturelles en vigueur.

La résistance qu'un mot peut nous opposer et qui est source d'angoisse pour le lexicographe, c'est essentiellement son opacité culturelle. Comme Sapir, Nida et d'autres l'ont montré, la solution des problèmes de traduction est aussi souvent d'ordre ethnologique que proprement linguistique. Passeur d'une langue à l'autre, le traducteur-lexicographe passe aussi d'une culture à l'autre, d'un climat socio-culturel à l'autre, d'un monde à l'autre. Le lexicographe se demande avec G. Steiner "comment nos cultures et notre époque exploitent le langage, comment elles codifient ou vivent les multiples rapports possibles entre le mot et l'objet, entre la signification établie et l'exécution concrète"⁵. Chaque langue est le symptôme d'une civilisation qui s'exprime à travers elle. Traduire, c'est transmettre la culture de départ dans la culture d'arrivée, donc adhérer à un nouveau système complexe de valeurs et de représentations culturelles communes. L'intérêt de la traduction c'est de faire apparaître la jointure entre deux sphères, deux ordres de langue, culture et histoire.

Ainsi, le contexte linguistique ne formera que la matière brute de l'opération : c'est le contexte, bien plus complexe des rapports entre deux civilisations et deux modes de pensée qui caractérisent la traduction. Il en découle un principe quasi éthique pour le lexicographe : l'obligation de transcrire un terme, une expression dans la spécificité qui lui est propre, en fonction de la place qu'il ou elle occupe dans sa propre culture.

2. En traduisant une œuvre littéraire, on ne traduit jamais des mots par des mots, des constructions syntaxiques par des constructions syntaxiques. Quand on traduit un poème, on se veut attentif au déroulement total de l'œuvre, au schéma mélodique du vers : le respect global du sens de l'original passe la somme de fidélités impressionnistes de

détails. C'est une évidence⁶.

Quant aux traducteurs littéraires, il leur est toujours demandé d'être fidèles au sens, mais aussi au son. Traduire un texte littéraire, c'est tenter de matérialiser le bruissement d'un mot. Reproduire des "sensualités". Disons tout de suite qu'en traduction de type lexicographique le "plaisir sonore" ou l'effet global ne suffira pas. Quand on rédige un dictionnaire, on n'a nullement le droit de privilégier le rythme au détriment du sens ou de supprimer des éléments uniquement parce que notre oreille à l'écoute du texte, nous y incite.

Mais si le traducteur littéraire peut se permettre de réorganiser, parfois de manière radicale, son texte et peut avoir pour unité de discours un ou plusieurs paragraphes, voire même l'ouvrage tout entier, le lexicographe a pour mission de traiter des mots ou des mots mis en situation.

Dans le cadre d'une traduction autre que lexicographique, le traducteur non seulement ne s'appuie pas sur les seuls mots, mais aussi sur le contexte général du message.

Le jeu des transpositions et des modulations peut aboutir à des réseaux de correspondances complexes. La longueur des séquences enregistrées dans un dictionnaire bilingue étant limitée, le lexicographe n'est pas confronté de la même façon aux problèmes (remaniement complet de phrases et de paragraphes, de manière à s'écarter considérablement de l'original) qui découlent généralement de la traduction de discours cohérents.

Dans une moindre mesure et à un niveau quelque peu différent, les transpositions et les modulations existent néanmoins dans le cas des dictionnaires bilingues : la traduction des mots et des expressions ne met pas seulement en jeu le vocabulaire, mais aussi la syntaxe, ainsi que la stylistique et la dimension proprement idiomatique des langues concernées. C'est ce qui rend si souvent impraticable en lexicographie bilingue également le pur et simple mot-à-mot. En effet, dans la majorité des cas il n'y a pas, dans la langue-cible, une expression toute

faite, pré-existante, consignée qui soit le pendant de l'expression en langue source.

Les textes littéraires offrent une plus grande générosité d'interprétation, autorisant des équivalences globales, décalées, et, comportent rarement des mots auxquels il faut absolument trouver une équivalence, surtout à l'endroit même où ils se trouvent dans le texte original. Néanmoins, certains mots faisant fonction de charnières peuvent nécessiter le recours à une équivalence directe.

En règle générale, la traduction exige la compréhension des énoncés successifs d'un texte. Lorsqu'il cherche une équivalence, le traducteur fait une analyse du discours, en procédant à l'examen des réalisations écrites de la langue à un niveau dépassant celui de l'énoncé isolé contrairement au lexicographe qui analyse le mot contextualisé "en lui-même" et "pour lui-même".

En traduction littéraire, le traducteur est amené à donner de la cohésion à ses textes en sachant lier les idées les unes aux autres, soit implicitement, soit par des "pièces de consolidation". La totalité du message doit former un message cohérent et vivant. Dans le cas d'un dictionnaire, l'utilisateur doit saisir immédiatement ce qui lui est dit; il n'a pas le temps de réfléchir aux véritables intentions d'un auteur; il faut que la traduction passe sur-le-champ.

Au sein d'un article lexicographique, les traductions doivent se succéder de façon détachée sans que des rapports logiques soient établis entre elles. L'effet de dislocation, considéré par ailleurs dans les traductions comme quelque chose de gênant, est donc un élément naturel des séries d'équivalents dans un dictionnaire bilingue. S'il y a enchaînement et articulation dans les idées, il se situe au niveau de l'organicité textuelle propre à l'article lexicographique. La logique interne des articles veut que le déroulement des informations progresse par à-coups.

L'art du lexicographe est profondément ambivalent : contrairement à la traduction littéraire, on soude et on divise à la fois ! C'est la (re)créa-

tion perpétuelle de deux mondes parallèles.

Par ailleurs, contrairement à la traduction littéraire où il ne faut jamais donner l'impression d'une traduction, mais "faire nature" (sauf dans les cas où on cherche délibérément à être exotique), en lexicographie bilingue on doit produire justement des traductions, ni plus, ni moins.

En traduction littéraire, un texte doit de préférence être compris sans note, se défendre comme une création littéraire autonome. Le texte étranger doit être coulant et ne doit pas sembler bizarre. Cependant, dans un dictionnaire, on est autorisé à fournir des gloses ou des traductions approximatives⁷, mêmes si elles apportent une certaine lourdeur dans le tissu lexicographique⁸.

Ceci ne nous autorise pas à briser ou bouleverser la syntaxe de la langue-cible quand il s'agit de rendre compte d'un concept "compliqué" de la langue-source. De même, la nécessité d'adapter l'ordre des mots aux exigences de la langue réceptrice semble donc évidente. Recourir toujours à ses propres ressources !

Lorsqu'on écrit, en tant que créateur, on est avant tout un "dissident", personne faisant un "acte de liberté". L'écrivain est celui qui, *per definitionem* écrit "mal". Il dévie la langue, dévie la norme. La poésie n'est souvent rien d'autre que la transgression des règles de la langue. Un écrivain qui écrirait en obéissant aux seuls principes de l'acceptabilité et la grammaticalité, ne présenterait aucun intérêt. Il y a de multiples façons d'exprimer une pensée, sauf quelques cas particuliers comme "fáj a fejem" "j'ai mal à la tête". Mais la plupart des domaines couverts par la littérature ne connaissent pas cette unicité de l'expression, d'autant moins que l'écrivain tâche d'exprimer les choses autrement que nous ne les disons.

Ce qui est important en traduction littéraire ce n'est pas la fidélité littérale. Au contraire, dans bien des cas, elle exige que l'on prenne des "libertés" avec la langue.

En lexicographie bilingue, on ne peut à aucun moment se permettre la "dissidence". Réaliser un dictionnaire c'est un acte de normalisation du langage.

3. Il est certain que les difficultés ne se posent pas de la même façon quand on fait la navette entre des langues typologiquement ou généalogiquement proches et quand il s'agit de traduction entre des langues formellement éloignées. Chaque langue ouvre un "espace de vérité" différent. Si cela se manifeste entre deux langues d'une même famille, cela apparaîtra à fortiori entre deux langues de familles radicalement différentes comme le hongrois et le français.

Le hongrois étant une langue finno-ougrienne, de nombreux traits le distinguent du français. Pour n'en citer que trois :

- juxtaposition de suffixes casuels et de dérivation;
- composition réalisée par l'antéposition du terme spécial au terme général;
- prédominance des verbes à préverbe.

Du point de vue syntaxique, il y aurait une autre série à relever :

- principe du prédicat nominal;
- antécédent démonstratif des propositions subordonnées;
- organisation spécifique du message dans l'énoncé, etc. Il n'est pas lieu de l'exposer ici.

Malgré les différences linguistiques considérables, la traduction littérale (mot-à-mot; expression-à-expression) est parfois possible. Si c'est le cas, il faut l'indiquer en enregistrant de tels exemples de symétries : *farkaséhség* faim de loup; *magányos farkas* loup solitaire; etc. Il arrive que les deux langues exploitent exactement la même image :

nincs(en) (a) füst tüz nélküli $\Rightarrow$ il n'y a pas de fumée sans feu

feketén dolgozik $\Rightarrow$ travailler au noir

bukik vkire $\Rightarrow$ craquer pour quelqu'un

egy hullámhosszon vagyunk $\Rightarrow$ nous sommes sur la même longueur d'ondes, etc.

Il faut donc reconnaître les éléments qu'il suffit de "déplacer" d'un lexique à l'autre et ceux qui nécessiteront une "recréation" contextuelle.

Evidemment, on évitera le mot-à-mot agrammatical qui consiste à transcrire les structures de la langue de départ : "dire jeudi" n'est ni littéraliste et encore moins littéariste comme traduction de la locution figée "csütörtököt mond" (tomber en panne; échouer).

S'il existe des tournures qui sont parfaitement équivalentes et compréhensibles pour l'utilisateur, le lexicographe les enregistrera. Celui-ci ne doit jamais hésiter à fournir des images qui se trouvent exprimer exactement la même chose, pourvu qu'elles soient comprises immédiatement et sans note supplémentaire :

kiugratja a nyulat a bokorból $\Rightarrow$ "tirer les vers du nez à q";
ráncba szed vkit $\Rightarrow$ remettre q au pas" ou
eltűnik/elillan, mint a kámfor $\Rightarrow$ "jouer la fille de l'air".

Le recours à des métaphores différentes d'une langue à l'autre constitue le phénomène le plus naturel pour le lexicographe. Dans un même contexte les métaphores peuvent être non seulement partiellement ou entièrement différentes d'une langue à l'autre; elles n'ont pas toujours d'équivalent métaphorique aussi marqué :

elefántnak nézi a szunyogot (HS) $\Rightarrow$ faire une montagne d'un rien (FC)
coup de foudre (FS) $\Rightarrow$ szerelem első látásra (HC), etc.

Autre problème à signaler : celui des lexies complexes traduites par des lexies complexes, l'association de plusieurs éléments étant l'objet de fortes contraintes de part et d'autre :

szigorúan tilos (HS) $\Rightarrow$ formellement interdit (FC)
elsöprő többség (HS) $\Rightarrow$ une majorité écrasante (FC), etc.

Si pour une entrée verbale les dictionnaires illustrent les compléments compatibles, l'inverse ne se vérifie pas toujours. Il est souvent impossible, à partir d'une entrée nominale de retrouver le prédicat qui

accompagne typiquement ce nom. Les lexies de ce type (ainsi que leurs traductions) doivent obligatoirement figurer dans un dictionnaire bilingue :

<i>egyezségre jut</i>	<i>parvenir à un accord</i>
<i>fogadtatásban részesít vkit</i>	<i>réserver à q un accueil</i>
<i>kiállít egy csekket</i>	<i>émettre un chèque</i>
<i>győzelmet arat</i>	<i>remporter une victoire</i>
<i>tiszteletet parancsol</i>	<i>imposer le respect</i>

Du point de vue contrastif, il faut souligner le fait que certains mots ayant la même origine sont souvent des faux-amis au point de vue des connotations. Quant à celles-ci, il conviendra de manipuler avec beaucoup de prudence les termes qui les véhiculent. L'Histoire ou la simple Pratique dépose des connotations dans certains termes que le traducteur n'a plus le droit d'ignorer. Le traducteur doit concrétiser le "sens" implicite, l'ensemble des intentions et associations contenues dans l'original mais qui ne sont pas (ou peu) explicitées, le locuteur natif en possédant une compréhension immédiate :

<i>rutinos</i> (HS = 'expérimenté')	⇒	<i>routinier</i> (FC = 'qui agit par routine')
<i>politikus</i> (HS = 'homme politique')	⇒	<i>politicien</i> (FC = peut être connoté négativement)
<i>perszóna</i> (HS = 'femme'; péjoratif)	⇒	<i>personne</i> (FC = 'individu')
<i>populáris</i> (HS = 'qui plaît à un trop grand nombre de personnes')	⇒	<i>populaire</i> (FC = 'qui plaît au plus grand nombre')

Il faudra donc éviter de déterminer le sens d'un mot mal connu à l'aide d'un mot de racine semblable, car les champs sémantiques au même titre que les connotations des mots varient d'une langue à l'autre. C'est lorsqu'à la ressemblance graphique s'ajoute une parenté sémantique que les véritables difficultés commencent.

Dans certains contextes, la traduction par le terme apparenté est approprié, dans d'autres cas, en revanche, l'équivalent doit être cherché ailleurs. Voici l'analyse de la famille de mots 'adminisztráció' comportant des cas classiques de faux-amis partiels :

- *adminisztráció* n (HS)

1 túlzott ~ bureaucratie abusive 2 ki végzi az adminisztrációt ? qui assure la gestion ?

⇒ *administration* n (FC)

1 action de gérer un bien, un ensemble de biens 2 application des lois; marche des services publics; ensemble des services et agents chargés de cette fonction (l'Administration)

- *adminisztrál* v tr (HS) se charger des tâches administratives; faire le travail administratif, jól adminisztrálja magát se débrouiller (dans le domaine professionnel)

⇒ *administrer* v tr (FC) 1 gérer en faisant valoir, en défendant les intérêts 2 assurer l'administration de (un pays, une circonscription) 3 faire prendre (un remède); donner, flanquer (des coups)

- *adminisztrátor* n (HS) employé,e de bureau

⇒ *administrateur* n (FC) 1 personne chargée de l'administration d'un bien, d'un patrimoine; liquidateur 2 titre de certains fonctionnaires membres d'un conseil d'administration.

Il peut certes arriver que des mots de même racine aient connu la même évolution et aient un même sens, mais ce qui le prouve, ce n'est jamais leur racine commune mais les usages semblables.

Deux mots, l'un hongrois, l'autre français, se ressemblant par la forme et le sens n'ont pas forcément la même fréquence dans leur système linguistique respectif (cf. automatikusan - automatiquement; mechanikusan - mécaniquement). On pourrait appeler "réflexe morphologique" l'emploi systématique et parfois abusif dans la version traduite d'équivalents sosies morphologiquement comparables, solution de facilité ayant pour effet de garder dans l'ombre des mots employés couramment et idiomatiquement par les locuteurs natifs. Certaines équivalences sont certes "obligatoires" parce qu'elles sont consacrées par l'usage ou qu'elles appartiennent à un langage codifié; d'autres découlent des forces sémantiques générées par le contexte.

La dissymétrie des connotations illustre une fois de plus la contingence du découpage opéré par la sémantique de chaque langue entre ses unités lexicales. Mais, comme on le voit, les langues typologiquement apparentées n'ont pas le monopole des faux-amis.

4. "Wer übersetzt, der untersetzt", disait le poète et piétiste allemand Matthias Claudius. Tout processus traductif est défaillant car toute traduction "tombe à côté". Cela veut dire que dans toute traduction il y a de la non-traduction. Cela n'équivaut nullement à placer la traduction sous le signe de la faute. Dans la pratique, la traduction sera toujours partielle. Comme tout acte de communication, elle comportera un certain degré d'entropie, autrement dit une certaine déperdition d'information.

Néanmoins, il y a des mots et des tournures que le lexicographe peut rendre presque impunément sans se reporter à un contexte. Parmi les mots de cette catégorie, on compte les noms propres, les nombres et la majorité des termes scientifiques.

Dans ces cas il y a concordance parfaite, isomorphisme sémantique entre deux termes. Dans d'autres cas le sens se rebiffe et refuse de prendre corps et résiste à toute formulation en langue-cible. A ce point de vue, il est partiellement justifiable de déclarer tel mot ou telle expression "intraduisible". En réalité, ce qui est théoriquement vrai pour les mots pris isolément ne l'est plus lorsque ces mots sont insérés dans un contexte. La difficulté principale réside dans l'acception contextuelle, plus que dans la signification intrinsèque. Ce serait donc une erreur de croire que la difficulté d'expression est toujours liée à la technicité d'un terme ou à sa faible récurrence discursive⁹.

L'interprétation des éléments lexicaux nécessite généralement que l'on tienne compte du micro-contexte, c'est-à-dire de leur entourage lexical immédiat. Un mot isolé — sauf circonstances exceptionnelles — n'a pas de sens par lui-même, mais seulement à travers le contexte des autres mots.

Où commence et où s'arrête le contexte pertinent d'une unité lexicale ? On doit exclure d'emblée que le mot puisse constituer l'unité de base adoptée. Comme on vient de le dire, la traduction ne se réduira qu'exceptionnellement à un mot-à-mot littéral; et le mot déborde nécessairement sur le contexte syntagmatique, au-delà des deux

"blancs" qui le définissent. On ne traduit pas de mots, ni de phrases, mais des contextes suffisants. Pour nous le contexte suffisant est une portion de texte de longueur variable fournissant l'information nécessaire pour rechercher une équivalence tout en permettant de réduire à un seul sens la multiplicité des sens virtuels de ce mot. Evidemment, il est impossible de fixer à priori la longueur ou les limites matérielles des contextes suffisants.

Les mots apparaissent généralement au milieu d'autres mots. C'est pourquoi, pris isolément ils n'ont que des virtualités de signification. En effet, sans contexte, il est généralement difficile ou carrément impossible de les interpréter avec une certitude absolue. La signification pertinente des mots est le plus souvent engendrée par leur interdépendance contextuelle.

D'autre part, il serait abusif d'affirmer que la phrase fournit toujours un contexte suffisant. Il y a des cas où on a besoin d'enregistrer plus d'une phrase :

Számithatok rád ? Aligha. (HS) - Je peux compter sur toi ? Guère. (FC)

Cependant, soulignons que l'effort de renfermer une idée dans le moins de mots possible, ce n'est pas en trahir le sens. A valeur communicative égale, la traduction la plus courte sera la plus pertinente.

5. Quant au traducteur-lexicographe, il a un statut éphémère, évanescent. Il est clair que l'un des objectifs poursuivis par le traducteur littéraire est de produire un phénomène de "reconnaissance" de l'auteur. Il est en effet préférable qu'une œuvre soit traduite par une seule personne, qu'un même auteur ait toujours le même traducteur et que ce soit de préférence la même voix qu'on reconnaisse.

L'article de dictionnaire, par définition, est un langage sans "voix" d'auteur, sans "visibilité" du traducteur-lexicographe. Il est impensable qu'aux yeux de l'utilisateur, les articles révèlent un "style" quelconque. Les équivalents formulés par un lexicographe doivent donc "couler" aussi bien que ceux des autres. Nécessairement il y a des cas où la

préférence accordée à telle équivalence plutôt qu'à telle autre relève de la sensibilité individuelle. Néanmoins, le tissu lexicographique est progressivement dégagé à partir des travaux de toute l'équipe et non pas par un traducteur individuel¹⁰.

Est-ce la meilleure condition que connaître trop intimement une langue pour traduire une œuvre littéraire ? Il suffit de penser à des poètes qui grâce à leurs intuitions saisissent mieux l'original, en dépit de leurs carences proprement linguistiques, que les traducteurs dotés d'un savoir "bilingue". En lexicographie, on ne peut absolument pas se permettre de méconnaître la langue-source (sans parler de la langue-cible). Le lexicographe bilingue doit acquérir une connaissance profonde des deux langues qu'il aura à convertir. Il nous semble que le bilinguisme, nécessaire dans une certaine mesure à la traduction, comporte le risque d'être préjudiciable aux deux langues, l'une étant attirée par l'autre. Les sujets "parfaitement" bilingues sont souvent victimes d'une sorte de déperdition suscitée par la nécessaire division entre deux langues : le bilinguisme porte en lui-même son propre péril. Le bilingue, bien que marqué et enrichi par une double appartenance, est donc souvent "nilingue".

Pour nous, le parfait lexicographe "bilingue" doit maîtriser l'une des langues, et au détriment de l'autre. Car le fait d'appartenir à deux langues signifie également que le monde apparaît à travers deux aspects. Il suffit de penser à ce que tout sujet bilingue expérimente chaque jour, rien que pour la communication ordinaire et triviale, pour passer d'une langue à l'autre; il a besoin de "placer sa voix autrement".

D'après nos expériences, une hiérarchisation s'impose le plus souvent d'elle-même. On n'est jamais vraiment bilingue, on a toujours une langue dominante. De toute manière, ce qu'on exige essentiellement du traducteur-lexicographe, c'est une connaissance la plus parfaite possible de sa langue maternelle. Le bilinguisme du traducteur se caractérise encore et surtout par l'aptitude à maintenir intactes deux structures linguistiques en contact. Il faut réduire au minimum le risque de fabriquer des traductions asservies aux mots et aux structures de la

langue-source. Le consensus semble s'être établi que la langue-cible doit être langue maternelle. Le traducteur doit avoir dans les deux langues, mais tout particulièrement dans sa langue maternelle une compétence qui le mette à même de mobiliser tout un réseau de paraphrases "synonymiques", de faire un choix entre elles en les situant par rapport à une échelle où ces paraphrases se répartissent entre deux pôles, allant de simples variantes libres à de véritables oppositions sémantiques.

A la connaissance des deux langues se greffe la compétence encyclopédique qui correspond à l'expérience du monde extérieur, aux réalités qui meublent notre univers physique ou mental. Ce type de savoir est indispensable à la compréhension et à la reformulation de tout message lexicographique ou non.

Mais la condition sine qua non du travail lexicographique est le désir de mener une réflexion d'envergure sur sa pratique. Le traducteur littéraire peut traduire sans se poser de problèmes linguistiques, exerçant ainsi une activité épilinguistique inconsciente, tandis que le traducteur-lexicographe est très bon médiateur et linguiste. Son rôle n'est pas faire "du beau". Mais, contrairement à la traduction proprement dite, le lexicographe doit pouvoir justifier ses choix.

6. Nous sommes de ceux qui ont succombé à la modernité. L'informatisation des données nous a permis d'accélérer et d'optimiser les opérations d'enregistrement, de tri et de mise à disposition dans un délai beaucoup plus bref que celui qu'exigeait dans le temps l'élaboration des dictionnaires.

Mais le recours à l'informatique est-il de nature à modifier en profondeur notre travail de lexicographe ? Que cet outil (rapide, exact et commode) ait révolutionné la technique de rédaction est plus qu'évident. Mais, dans l'ensemble, ni le travail textuel, ni la mémoire réflexive, ni la conscience de la défaillance qui sont des traits potentiels de la traduction, n'ont pu être à ce jour remplacés par l'outil informatique quel que soit son degré de sophistication.

7. Nous voici prêts à formuler quelques thèses sur la traduction en lexicographie bilingue :

- traduire un mot de façon acceptable ne consiste pas à le transposer simplement, mais à trouver les moyens d'en produire un équivalent conforme à la fois aux normes linguistiques et aux conventions culturelles; les équivalences de sens aboutissent le plus souvent à une asymétrie formelle; on sait que les civilisations ne sécrètent pas nécessairement le même "volume de langue"; certaines cultures parlent moins que d'autres et prônent l'économie de paroles; d'autres préfèrent la prolixité et les ornements sémantiques;
- la traduction n'est pas une mutilation mais une transposition; toute insistance sur la perfection est inutile; ce qu'on propose c'est un autre mot, contextualisé ou non, qui tâche de restituer pleinement l'original; il faut s'assurer que l'ensemble du concept est rendu et que dans les exemples les rapports hiérarchiques entre les idées sont préservés; dans bien des cas, c'est la situation qui dictera la traduction, en réponse à la question : "Que dit-on dans la langue-cible en pareil cas ?"
- c'est pour se rapprocher du sens que l'on s'écarte de l'original et non pas pour s'en éloigner; le déplacement et le réagencement des éléments d'information est un des traits caractéristiques de l'activité traduisante;
- c'est une traduction directe et "sans fioritures" qu'attendent les utilisateurs; le souci dominant du lexicographe est celui de l'exactitude et de la précision; l'art du lexicographe est celui du juste milieu, ne dire ni trop, ni trop peu; ses traductions ne doivent pas être présentées comme des parangons de perfection, mais comme des versions fonctionnelles adéquates.
- on ne peut s'enfermer dans des critères uniquement théoriques sur la traduction du lexique; si technique il y a, elle n'est nullement synonyme de facilité;

8. Trois questions pour terminer :

a./ - Fidélité ou élégance¹¹ ? Le problème de la traduction est souvent posé dans les termes antinomiques d'un débat académique : traduction littérale ou littéraire, autrement dit la fidélité ou l'élégance; la lettre ou l'esprit : il ne faut pas trouver dans la littéralité une caution de fidélité ni dans l'élégance une caution de lisibilité. Ce n'est pas parce qu'il

existe un terme formellement proche de l'expression originale qu'il faut s'agripper à celui-ci; l'équivalence "verbale" est souvent inconciliable avec l'équivalence contextuelle.

b./ - Le lexicographe, peut-il se permettre de légères tricheries, comme cela arrive si souvent en traduction littéraire ? Notre réponse ne peut être que non : l'entrée lexicographique est un moule où le lexicographe, amené parfois à inventer ou à créer jusqu'à un certain point, doit tenter de couler le ou les équivalent(s) les plus directs possible.

c./ - Le traducteur littéraire est-il un alchimiste, un jongleur et son homologue traducteur-lexicographe tâcheron et besogneux ? De nouveau, répondons : non. Le traducteur-lexicographe est plutôt flatté dans son travail par les recherches incessantes et les tâtonnements quotidiens.

Notes

1. On peut difficilement oublier l'affirmation de L. Wittgenstein : "La traduction d'une langue en une autre est une tâche mathématique, et traduire un poème lyrique en langue étrangère est, par exemple, tout à fait analogue à un problème de mathématiques. On peut, en effet, très bien poser le problème en ces termes : "Comment traduire (c'est-à-dire remplacer) cette plaisanterie (par exemple) par une plaisanterie dans l'autre langue ?" et le problème peut se résoudre; mais il n'existe pas de méthode systématique pour le faire". Zettel 698 de Ludwig Wittgenstein, Oxford, 1967, p. 121.
2. La traduction n'est pas uniquement une opération d'ordre linguistique : "All translation remains a craft requiring a trained skill, continually renewed linguistic and non-linguistic knowledge and a deal of flair and imagination, as well as intelligence and above all common sense. (Peter NEWMARK, *Communicative and Semantic Translation*, in : *Babel*, Vol. XXIII, No 4, 1977, p. 177.)
3. Je dirige, au sein du Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises (Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III), une équipe chargée d'élaborer un nouveau dictionnaire hongrois - français.

4. Intervention de Georges Kassai, Actes des Deuxièmes Assises de la Traduction Littéraire, Arles, 1985, Actes Sud, p. 43.
5. G. Steiner, *Après Babel*, Albin Michel, 1978, p. 21.
6. Citons à ce propos Marguerite Duras : "... La traduction n'est pas dans l'exactitude littérale d'un texte mais peut-être faudrait-il aller plus loin et dire qu'elle est davantage dans une approche d'ordre musical, rigoureusement personnelle et même s'il le faut, aberrante." Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire, Arles, 1987, Actes Sud, pp. 89-90.
7. Nous avons adopté, dans notre dictionnaire, le signe < > indiquant l'impossibilité de donner une traduction directe pour les termes n'ayant pas d'équivalent dans la langue-cible.
8. La sensation d'étrangeté est parfois inévitable. Avec la traductrice d'espagnol Aline Schulman on peut se demander à propos du "viol" de la norme de la langue : "ce viol est-il agréable ou désagréable ?... S'il est désagréable, laissons tomber, mais s'il est agréable, allons-y". Actes des Quatrièmes Assises de la Traduction Littéraire, Arles, 1987, Actes Sud, pp. 55-56.
9. Jean Delisle, *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Editions d'Ottawa, Ottawa, Canada, 1983, p. 101.
10. Voir l'intervention de Jean-Pierre Lefebvre : "...Quand vous voyez Majax ou un autre, il fait disparaître les objets, mais lui-même ne disparaît jamais ! Tandis que le traducteur, lui, fait apparaître des objets et disparaît. C'est beaucoup plus fort ! Quand il a réussi son coup, il n'est plus là !". Cinquièmes Assises de la Traduction Littéraire, Arles, 1988, Actes Sud, 1989. p. 174.
11. Toute théorie de la traduction est en effet variante d'une seule et éternelle question : comment parvenir à la fidélité ? Pour nous, la question est de savoir : quel degré et quelle qualité de fidélité sont requis pour le lexicographe ?